

Irène P.

Née le 14 mars 1926

Entretien février 2017-02-14

Je suis née le 14 mars 1926. Mes parents étaient venus de Pologne avec mon frère pour travailler dans une grande ferme dans le Nord de la France où la femme était restée seule après la guerre 14. C'était un accord entre la France et la Pologne.

Ma mère s'appelait Zofja Cichon et mon père Jozef Figlarek.

Un peu plus tard, on leur a demandé de venir travailler dans l'usine de Dives. Ils sont arrivés avec mon frère aîné, j'avais deux ans. Mon père travaillait à la fonderie comme manœuvre avec le père Waneck qui habitait dans les cités blanches, il avait appris à parler français quand il était dans la ferme dans le Nord.

La vie dans les Cités

Nous habitons dans les Cités rouges au 49 rue d'Aquitaine. Nous étions 3 enfants : 2 garçons et une fille.

– L'eau :

Il n'y avait pas d'eau courante ni dans la maison ni dans les toilettes, il fallait aller chercher l'eau à la pompe rue d'Auge ou rue du Chemin de fer. Avec ma mère, on y allait, chacune notre tour, avec un seau à chaque main, il fallait appuyer sur un gros bouton pour avoir de l'eau.

Ma mère lavait le linge avec l'eau qu'elle allait chercher elle-même, elle lavait dans la lessiveuse et elle se servait d'une grande pince en bois. Elle mettait la lessiveuse sur le fourneau, une vieille cuisinière, et faisait bouillir l'eau. Ensuite elle descendait au sous-sol et frottait le linge avec une brosse sur une planche posée dans un grand baquet. Elle lavait même les bleus de mon père qui travaillait à l'usine. Elle rinçait le linge chez elle, et n'allait pas jusqu'au lavoir qui le lavoir était au bout des cités rouges.

– L'électricité :

Il n'y avait pas d'électricité, on s'éclairait à la lampe à pétrole. Je me souviens quand l'électricité a été installée, il y avait un fil au plafond avec un support de la forme d'une assiette et l'ampoule était en-dessous. Je vois encore l'électricien mettre le bouton pour l'électricité, il était à l'entrée de la cave et il m'a dit : « *attention à vos yeux, vous allez avoir de la lumière !* » J'avais peut-être 4 ou 5 ans.

– Les voisins :

Dans la rue d'Aquitaine il y avait plus de Polonais que de Français, je me rappelle de Wisniewski, Prokak, ...

Mon père faisait de la musique dans la société de musique que l'usine avait créée, mon oncle et mon frère également. Les gens s'entendaient bien et les enfants aussi. On dit souvent « *saoul comme un polonais* » mais je n'ai jamais vu mon père ni boire ni fumer. Il fallait du souffle pour la musique ! Les Polonais étaient bien vus à Dives. J'ai même eu un prix de camaraderie à l'école ...

– Les jeux

Dans la rue, j'avais une amie, Stachia Skopp, elle venait dans ma cour et on jouait à la marelle, à la corde à sauter. Ma mère ne voulait pas que je joue dans la rue. Les parents étaient durs avec les enfants.

Les grands jouaient à la butte, au « perli ». Il y avait une butte, on mettait des sous dessus, et avec une espèce de plomb, on tapait avec le perli (un petit bout de bois taillé des deux côtés) et celui qui faisait tomber la butte avait les sous. Mon frère aîné Wadek y jouait.

– Les animaux

On avait un chat et mes parents élevaient des poules. Avec mon mari nous avons eu des lapins, une fois, j'ai été griffée par un lapin et j'ai attrapé un staphylocoque doré !

– Les loisirs

Etant enfant, je ne suis jamais allée ni en colonie ni en promenade. Le dimanche il fallait aller à la messe le matin et quand je travaillais, je raccommoçais l'après-midi.

Je ne suis jamais allée en vacances non plus. Une fois fiancée, j'ai eu un peu de loisirs, j'allais au cinéma Dives Palace avec Robert.

– Le canal

A la place du boulevard, c'était un canal et pour aller dans Dives ou dans le cottage, il fallait traverser le petit pont près de la gendarmerie qui a été détruite il y a déjà longtemps.

Les commerçants

On trouvait de tout à la coopérative dans les Cités blanches. Pour le lait, quand on partait à l'école le matin, on mettait la timbale en aluminium en haut des marches de la coopérative et le soir on la reprenait. Ils vendaient aussi des fagots de bois et le charbon. Mes parents avaient le numéro 508.

Un boulanger polonais passait dans les cités, il vendait de grosses boules de pain, il se mettait dans le milieu de la rue d'Aquitaine avec sa camionnette, il klaxonnait et les gens venaient.

Un vendeur de poissons, Dermand, un grand bonhomme, venait avec une grande remorque et il disait en rigolant : «*Bande de voisins, vous ne voulez pas venir chercher mon poisson pourri ?* » Ma mère n'achetait jamais de poisson car elle disait qu'ils mangeaient les morts ... Je n'ai jamais mangé de poisson avant mes 21 ans.

Un marchand de fruits et légumes, Perrichot, passait dans toutes les rues avec un grand plateau, il stockait sa marchandise chez lui dans le cottage.

L'école

Je ne suis pas allée à l'école maternelle et je suis entrée directement à la grande école à 6 ans. J'allais à l'école polonaise deux fois par semaine le soir après l'école française. On apprenait à lire et à écrire en polonais dans un baraquement situé à côté de la maison de monsieur Valentin. Il y avait un interprète polonais.

Mes parents m'ont fait quitter l'école à 14 ans parce qu'on pouvait travailler à partir de cet âge-là. Je venais d'avoir mon certificat et cette année-là j'étais la première alors j'ai eu le droit à un livret de Caisse d'Epargne avec 5 francs, j'ai aussi eu le prix de camaraderie. Un voisin avait dû se plaindre à l'école qu'une étrangère soit première alors que sa fille n'était que deuxième. La directrice, madame Lefèbvre est venue dans la classe et a dit à sa fille : «*mademoiselle, vous direz à votre père que si Irène est première, c'est parce qu'elle a eu plus de points que vous pendant toute l'année !* »

Communion

J'ai fait ma communion avec les Polonais. Un curé polonais était venu de Potigny, ma mère avait fait faire une belle robe blanche, mais pas longue, et j'avais une couronne tressée avec une herbe spéciale, ils appelaient cela de la «*marta* ». J'ai communié, il y avait beaucoup d'enfants polonais de mon âge, on avait 10 ou 11 ans. La communion se passait à l'église de Dives, 8 jours avant la Pentecôte, (la communion des Français était à la Pentecôte) mais ce jour-là, on avait l'église pour nous. On n'allait pas aux vêpres comme les Français.

La guerre

– Les ponts

Avant que l'armistice ne soit signé, je travaillais à Cabourg à la blanchisserie Caraty, je suis passée sur le pont le matin et dans l'après-midi le pont a sauté, il a fallu qu'avec ma tante, on aille jusqu'à Varaville en vélo, parce qu'on ne pouvait plus revenir à Dives par le pont. Une fois arrivées à Varaville, le pont était en train d'être miné, ils nous ont quand même laissé passer, on est revenues par Dozulé et je peux vous dire qu'on a pédalé très vite ...

– Evacuation en 40

On a été inondés en 1940, il a fallu évacuer et nous sommes allés à Saint-Didier des Bois, près du Neubourg. Nous sommes partis avec des charrettes à bœufs et le fermier, ma mère était dans la charrette avec des gens de Dives, il y avait également des Denou de Cabourg. Arrivés au Neubourg, j'ai demandé à des gens qui nous regardaient comme si on était des pestiférés « *madame, vous pouvez me donner un verre d'eau pour mon petit frère, il a soif* » elle m'a répondu « *Oui, ce sera cinq francs* » J'ai dit « *madame, on n'a pas d'argent, on est évacués* » Elle m'a dit « *c'est 5 francs ou rien du tout ...* » J'ai été méchante en lui disant « *madame, je ne vous souhaite qu'une chose, c'est qu'une bombe tombe sur votre maison ...* »

En cours de route, on dormait à même le sol dans du foin ou de la paille, sans hygiène ... Arrivés à Saint-Didier des Bois, nous avons été logés chez une dame dont le fils était parti à la guerre et était prisonnier. On allait manger tous les midis dans une cantine. On est restés assez longtemps.

– L'occupation

Quand les Allemands sont venus à Dives, il ne fallait pas qu'il y ait de lumière dans les volets sinon, ils tiraient à la mitrailleuse. Il y avait un trou en forme de feuille dans les volets et par-dessus on mettait une couverture pour cacher la lumière.

– Le Débarquement

Le jour du Débarquement, on regardait depuis la rue d'Aquitaine et on voyait comme du feu qui tombait sur Caen. Longtemps après on m'a dit que c'étaient des bombes au phosphore. Sur la route, des anglais nous ont mitraillés. On nous avait dit d'agiter des mouchoirs ou serviettes blancs quand on voyait des avions passer.

– Résistants

Madame Cardelec s'occupait des résistants, c'est elle qui disait quelles lignes téléphoniques il fallait faire sauter, car les Allemands arrivaient vite.

– Tickets de rationnement

On avait des tickets à la mairie de Dives, j'étais J3 et j'avais droit à un peu plus de pain pour mon petit frère.

– Un frère dans l'armée polonaise de la Libération

Mon frère aîné Wadek a été décoré parce qu'il a fait la bataille de la poche de Chambois. Après l'Armistice, comme tous les jeunes Polonais de son âge, il a été appelé à Coëtquidan. De là, il est parti en Angleterre et on est restés très longtemps sans nouvelles. En 1944, il a fait partie de l'armée polonaise et il a participé à la Libération. Les Polonais ont débarqué à Courseulles deux jours après le Débarquement et ce sont eux qui ont libéré Potigny. Mon frère était dans les tanks et il n'a pas été blessé, un autre Polonais de Dives, Stanck, a été tué. Ensuite, Wadek a participé à la Libération de la Hollande, il était logé dans une famille à Breda pour se reposer et il y a fait connaissance de sa femme, il est resté en Hollande après la guerre. Il a été décoré à Saint-Pierre sur Dives lors d'une commémoration du Dday. Ce jour-là, le maire qui avait été instituteur à Dives a même reconnu mon frère !

Les grèves de 1936

Je me souviens de la première grande grève à l'usine Cégédur de Dives en 1936. J'étais allée voir avec ma mère, les grilles étaient fermées, tous les hommes étaient bloqués, l'un d'eux

jouait de l'accordéon et comme il y avait déjà des femmes qui travaillaient à l'usine, celles qui aimaient danser, dansaient. Ma mère m'a donné une gamelle que j'ai donnée à mon père. Il n'avait pas le droit de sortir. Ils faisaient grève sur place.

Le travail

Je suis allée travailler à la blanchisserie Caraty à Cabourg, pendant une saison. J'ai appris à repasser les petits tabliers des femmes de chambre qui travaillaient dans les hôtels de Trouville et Deauville. Avec le patron, on y allait tous les lundis porter le linge propre et on ramenait le linge sale. Il y avait de nombreux soldats allemands au repos dans les hôtels. Il y avait même des chefs qui donnaient leur petit sac de linge. La patronne m'avait demandé d'embaucher des filles et j'ai fait venir des copines, Titine Lucas, Edith Blaise et deux filles jumelles qui habitaient dans les cités blanches. Je contrôlais et les filles marquaient un numéro pour chaque pièce d'un sac. J'étais blanchisseuse tuyauteuse ! Quand on repassait les robes de communiantes en organdi, les bonnets avec la dentelle et les aumônières, il fallait tuyauter avec un fer pour ne pas faire les plis. Je gagnais 1 franc 50 de l'heure et je donnais à mes parents le peu d'argent que je gagnais. Plus tard quand je me suis mariée, mon mari m'a dit qu'on gagnait 2 francs de l'heure à la teinturerie Vitex, alors j'y suis allée.

Le mariage

J'ai quitté la rue d'Aquitaine le 26 avril 1947 quand je me suis mariée, j'avais 21 ans. J'ai demandé la naturalisation française et je l'ai eue, j'ai toujours gardé ma carte qui indique nationalité française ... J'étais fière ! On a d'abord habité rue des Frères Bisson. Plus tard, on a pu acheter un terrain pour faire construire grâce à monsieur Leroux, l'employeur de mon mari, qui nous a prêté l'argent nécessaire. Nous avons emménagé dans le Cottage le 31 décembre 1955.